Zeitschrift: Revue internationale de théologie = Internationale theologische Zeitschrift = International theological review

Band: 17 (1909)

Heft: 66

Buchbesprechung: Bibliographie théologique

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 16.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

BIBLIOGRAPHIE THÉOLOGIQUE.

K. Beth: **Der Entwicklungsgedanke und das Christentum.** Gr. Lichterfelde-Berlin, Edw. Runge, 1909. 269 S., br. Mk. 3. 75, geb. Mk. 4. 75.

Seitdem die Entwicklungslehre im Monismus und seinen Abarten ungeachtet aller Nachweisungen wissenschaftlichen Defekts nachgerade anfängt, mit einem einseitigen Fanatismus das positive Christentum für abgetan zu erklären, wird es immer nötiger, dass letzteres auf den Plan tritt, um seine unveräusserlichen Güter zu wahren. Hierzu liefert die neue Arbeit von Beth (Professor der Theologie in Wien) einen ganz hervorragenden Beitrag. Wir wüssten kaum ein Werk, das in so knapper und doch so klarer, umfassender und objektivruhiger Art sich mit den einschlägigen Fragen auseinandersetzt und denselben bis in die letzten Konsequenzen nachgeht. Beth steht auf dem grundsätzlichen Standpunkte, dass es eben so verkehrt ist, den Entwicklungsgedanken in angeblichem Interesse des Christentums a limine abzuweisen, als im falschen Zugeständnisse gegen den ersteren wesentliche Merkmale des Christentums, die es zur absoluten Religion machen, preiszugeben. Während die zwecklose mechanische Entwicklung, richtiger Entfaltung, für das Verständnis des Christentums abgelehnt werden muss, erfordert es die Pflicht wissenschaftlicher Wahrhaftigkeit, die wirklich feststehenden Entwicklungstatsachen unter dem *telischen* Gesichtspunkte, wonach Gott die immanente Ursache der Weiterentwicklung alles von ihm Geschaffenen ist, überall da in Beziehung zum Christentum zu bringen, wo es sich auch hier um Tatsachen handelt, nicht aber um Dinge, die lediglich in das Gebiet des persönlichen Glaubens fallen. Im Vordergrund steht hier die Entwicklung der geschichtlichen Persönlichkeit Jesu.

Wir sind sowohl dem Verfasser als insbesondere dem Verlage dankbar, der auch mit dieser Neuerscheinung sich wieder in den Dienst des positiven Christentums gestellt hat. G. M.

BOSSUET: **Correspondance, T. Ier, 1651-1676.** Nouvelle édition (Urbain et Lévesque). Paris, Hachette, in-8°, 520 p., 1909.

Cette nouvelle édition, augmentée de lettres inédites et enrichie de notes explicatives et d'appendices, fait partie de la «Collection des grands écrivains de la France», publiée par la maison Hachette. C'est dire qu'elle est magnifique de toutes manières: papier, typographie, rien ne laisse à désirer, sauf quelques lettres tombées pendant le tirage.

Les éditeurs ont bien fait d'adopter l'ordre chronologique, qui permet de mieux suivre la pensée et la vie de Bossuet dans leur évolution. Toutes les lettres publiées sont loin d'être d'égale valeur. Peut-être est-il à regretter que leur orthographe authentique ne soit pas maintenue.

Quoique la plupart soient manifestement travaillées, cependant le naturel de Bossuet s'y laisse voir. Il y paraît, en effet, très sensible aux compliments: voir sa lettre au P. Bouhours (n° 54, p. 232). Il les fait d'ailleurs lui-même excellemment: par exemple, sa lettre au maréchal de Schomberg (n° 5, p. 8-11), celle à l'évêque de Laon (n° 32, p. 191), celle au cardinal Altieri (n° 73, p. 279-281). Quelquefois il veut faire de l'effet et n'évite pas le préciosisme: voir la lettre à une dame sur la mort de son mari (n° 13), voir surtout celle à Bussy-Rabutin (n° 39, p. 203-206). Cette tendance le porte à l'exagération, et il dit, par exemple: «La vraie *lumière* de votre raison, c'est qu'elle sait *s'aveugler* pour l'amour de Dieu» (n° 5, p. 10). Maintes fois, son style tourne au discours, au solennel, à l'éloquence oratoire, plus encore que chez Balzac; il se monte et se bat les flancs dans ses lettres au maréchal de Bellefonds. Ses deux lettres à Louis XIV au sujet de Mme de Montespan sont sur un ton épiscopal, presque directorial et royal (nos 115 et 121). On sait qu'il n'aime pas les protestants et qu'il prononce le mot «hérétique» avec hostilité, tout en «travaillant sans relâche à faire quelque chose pour leur salut» (n° 130, p. 390). Toutefois ses lettres à Paul Ferry sont pleines de respectueuse condescendance.

Dans une lettre au maréchal de Bellefonds (n° 92), il analyse avec une grande perspicacité les illogicités et les duperies dans lesquelles nous tombons à notre propre sujet (p. 312-314). On se demande si c'est au maréchal ou à lui-même qu'il adresse ces belles et rudes leçons. Quoi qu'il en soit, il aurait dû s'en souvenir plus tard, en maintes circonstances, où il s'appliquait plus à redresser les torts d'autrui que les siens propres.

La lettre aux religieuses de Port-Royal (n° 21 et 21 *bis*, p. 84-146) est particulièrement intéressante. Il faut y joindre la lettre des religieuses au cardinal de Noailles, au sujet de la publication de la lettre de Bossuet par le cardinal (Appendice VIII, p. 433-440). Je regrette de ne pouvoir entrer dans ce débat. Qu'il suffise de remarquer que Bossuet a cherché à être aussi insinuant que possible, en faisant ressortir qu'il ne s'agissait pour les religieuses que d'une foi «humaine» à l'égard de faits non révélés. Mais il confond sans cesse l'Eglise et la hiérarchie, comme si l'on ne pouvait repousser l'erreur du pape sans attaquer l'Eglise même. Il ne veut pas qu'on dise qu'Innocent X « n'était pas théologien » : quelle induction « injurieuse » ! Etc. La lettre des religieuses est autrement serrée. « Il est difficile, disent-elles, de concevoir qu'une lettre sans date, sans signature, sans marque d'authenticité, et qui, dans une telle forme, ne ferait pas foi en justice, puisse être alléguée comme faisant preuve de la doctrine qui a toujours été enseignée dans votre diocèse, étant évident qu'elle ne prononce rien, sinon que, sous M. de Péréfixe, on n'y exigeait point la foi divine pour les faits tels que celui de Jansénius. Nous sommes persuadées que, si M. l'évêque de Meaux vivait encore, son respect pour le bref du pape Clément IX aux quatre évêques et pour la mémoire de M. de Péréfixe ne lui permettrait pas de donner au public un écrit détruit par un si grand pape et par une ordonnance du prélat même qui l'avait engagé à le composer » (p. 437).

Dans une lettre au maréchal de Bellefonds (n° 103), Bossuet se montre gallican au sujet de la réception des bulles. Dans une lettre à Paul Ferry, en juillet 1666, il dit que l'infaillibilité n'est que « dans tout le corps de l'Eglise catholique ». Dans cette même lettre (n° 23, p. 149-168), Bossuet explique la doctrine catholique sur le mérite des œuvres, sur l'eucharistie comme sacrifice, sur le culte des saints, etc. Ses expli-

cations sont si adoucies que nombre de protestants les considéraient comme un piège. Elles n'en sont pas moins précieuses comme doctrine théologique. Bossuet remarqua que si son explication sur l'essence du sacrifice eucharistique diffère de celle de Bellarmin, il a néanmoins le droit de la maintenir, parce que les explications des dogmes peuvent être diverses et que les plus simples sont les meilleures et ordinairement les plus véritables (p. 180). Excellent.

On remarquera aussi quatre lettres de direction « à une demoiselle de Metz » (nos 14 à 17); elles datent de 1659. Bossuet avait 32 ans; il avait assez peu d'expérience. Elles sentent le lyrisme de la jeunesse, sont remplies d'exclamations, de subtilités mièvres sur « le bien-aimé blanc et vermeil », d'apostrophes à l'amour et de beaucoup de verbiage mystique. Bossuet y répète à plusieurs reprises les termes qu'il a reprochés plus tard à Fénelon: le néant de l'âme, son rien, son devoir de se perdre dans l'abîme de l'amour incréé, etc. « O Jésus, vous êtes le tout comme Dieu; mais tout qui, pour donner prise au néant en vous, vous êtes fait vous-même néant et avez ouvert la voie au néant, non seulement de se perdre dans le tout, mais d'être le tout par transformation . . . *Amen, amen* » (p. 59). Si cette demoiselle a compris, elle était bien intelligente. Il est probable qu'elle a demandé plus de précision; car dans la lettre suivante, Bossuet a précisé sa pensée en quarante-et-un alinéas. C'est aussi du lyrisme; « *pais* mes brebis » est traduit par « *gouverne* la discipline ». Les éditeurs remarquent en note (p. 74) que l'évêque Baudry, de Périgueux, regardait cette lettre comme une œuvre de génie *ou* une inspiration spéciale de la grâce. M. Baudry est l'auteur d'un volume sur le cœur de Jésus, qui est loin d'être une œuvre de génie. Il serait peut-être plus exact de dire simplement que Bossuet a été jeune, même dans son mysticisme.

E. Michaud.

A. Debidour: **L'Eglise catholique et l'Etat sous la IIIe République (1870-1906).** Paris, Alcan, in-8°, 635 p., 1909, fr. 10.

Cet ouvrage est en deux volumes; le premier va de 1870 à 1889, le second de 1889 à 1906. J'ai déjà parlé du premier

en son temps[1]). Le second — celui dont il s'agit ici — n'est pas moins intéressant; je dirais même qu'il l'est davantage, en ce sens qu'il se rapproche davantage de nous, qu'il nous rappelle les choses vues et vécues auxquelles nous avons pris part. Quoique déjà passées, elles sont encore des actualités; elles se survivent et se font sentir, même vivement, dans le présent. L'auteur apporte, dans son récit détaillé, toujours la même richesse d'information, sans toutefois être minutieux ni délayé; tout porte, tout a une valeur. C'est l'intelligence des faits et le bon sens dans l'appréciation des situations.

Les cléricaux reprochent à M. D. d'être anticlérical, comme il leur reproche, à eux, d'être cléricaux. Cette réciprocité d'accusation est toute naturelle. Pour ceux qui, comme nous, sont aussi profondément catholiques que profondément anticléricaux, ils trouvent même M. D. très modéré dans son anticléricalisme: car il pourrait faire ressortir davantage les désastres causés à la France en religion et en politique par le parti clérical. Mais passons.

Il n'hésite pas à condamner l'« incurable duplicité » de Léon XIII (p. 89), et il a raison: car ce pape, rusé diplomate (et de la pire école), ne conseillait le ralliement à la république que pour arriver à « s'emparer du pouvoir »; « après quoi, le reste viendrait sans doute par surcroît » (p. 93). C'est l'époque du catholicisme social et de l'*esprit nouveau*. On voit maintenant ce qu'on doit penser du « bon » Spuller: ce naïf qui, épris à bon droit de l'idée de la pacification, croyait pouvoir la réaliser avec les fanatiques cléricaux sous prétexte qu'ils étaient Français, n'a pas compris que ces cléricaux, quoique nés français, étaient avant tout les serviteurs d'un monarque étranger ou plutôt d'un pape étranger — pape est encore plus dominateur que monarque —, et qu'ainsi il se dupait lui-même. Les résultats de cette naïveté et de cette duperie coûtent cher à la France. On les touche du doigt dans le chapitre de *Tartufe chez Orgon* (1894-97): C'est la période de Casimir-Périer, de l'antisémitisme et de l'affaire Dreyfus, de la banqueroute de la science, de l'illustre Félix Faure, du ministère Ribot et du ministère Méline, etc. Il faut lire la description du péril clérical en 1897 (p. 161-167), et celle des efforts que les ministères

---

[1]) *Revue internationale de théologie*, avril 1907, p. 393-395.

Waldeck-Rousseau, Combes et Clémenceau ont dû faire pour réaliser «la défense républicaine». C'est la guerre aux congrégations, le procès des assomptionnistes, l'affaire des fiches du nonce. Puis *invitus invitam dimisit* (1903-1906): la loi de la séparation. Je regrette que M. D. ne flétrisse pas l'injuste et jésuitique article IV de M. Briand comme il le mérite. Il constate chez beaucoup de Français une réelle déchristianisation, sans avoir «la naïveté de croire que la France entière soit à la veille d'en faire autant, ni qu'elle soit de longtemps capable de se contenter de la libre-pensée» (p. 498). Rien de plus vrai. Que faire? L'auteur n'a pas pour tâche de le dire. Mais n'est-ce pas du bon sens de penser que la vraie rechristianisation doit se faire par le vrai christianisme, et non pas par le faux christianisme de la scolastique qui ne peut plus satisfaire ni les esprits, ni les aspirations des nations? Aussi une réforme chrétienne, fondée sur la vérité et non sur les falsifications dogmatiques et disciplinaires qui ont perdu l'Eglise en Europe, s'impose-t-elle plus que jamais non seulement en France, mais dans toute l'Europe. E. Michaud.

Richard Ernst: **Wie ich ein moderner Theologe wurde.** Göttingen, Vandenhoeck & Ruprecht, 1908. 58 S. Mk. 1. 50.

Das Büchlein erzählt in Form von Tagebuchblättern die innere Wandlung eines evangelischen Theologen, der aus einem „orthodoxen" Pfarrhaus stammend an verschiedenen Universitäten mit den einzelnen theologischen Richtungen bekannt wird. Dies verursacht ihm ein schmerzhaftes, aber ehrliches Ringen, bis zuletzt der „moderne Theologe" in ihm zum Durchbruch kommt. Die Schrift macht in ihrer Einfachheit den Eindruck des wahren Erlebnisses, um so mehr, als sie (entsprechend dem vielleicht pseudonymen Namen) von einem tiefen religiösen Ernste durchweht ist. G. M.

P. Féret: **La Faculté de théologie de Paris** (Epoque moderne, T. VI, XVIIIe siècle). Paris, Picard, in-8°, 1909, 7 fr. 50.

Ce nouveau volume de M. Féret est très intéressant par les détails nombreux qu'il contient sur certains actes de la

Faculté de théologie de Paris, actes aujourd'hui peu connus et qui cependant importent, si l'on veut se rendre un compte exact des luttes du XVIIIe siècle entre le Parlement, la Faculté de théologie et la cour, au sujet du gallicanisme et de l'ultramontanisme, du jansénisme et du philosophisme. La Faculté de théologie, qui était alors bien déchue, jouissait cependant encore d'une certaine célébrité. C'est ainsi, par exemple, qu'on la voit consultée, en 1789, par des catholiques anglais qui désiraient savoir si le pape possède à un degré quelconque juridiction civile et prééminence dans le royaume d'Angleterre. En dépit des engagements de Henri II et de Jean-sans-Terre, la Faculté répondit négativement (p. 140). De même, des curés espagnols la consultent, en 1782, pour savoir si le baptême anglican est valide et s'ils peuvent admettre dans l'Eglise catholique des anglicans qui désirent y entrer (p. 164).

Aussi la Faculté s'attribuait-elle encore un grand crédit dans le monde des lettres et de la philosophie. En conséquence, elle lançait des censures contre les ouvrages qui lui paraissaient erronés. Malheureusement, en indiquant ce qu'elle tenait comme erreur, elle ne s'imposait pas la tâche de le réfuter: l'autorité théologique et ecclésiastique condamne, mais ne discute pas! Aussi la plupart des écrivains condamnés, quand ils étaient encore vivants, passaient-ils outre avec désinvolture, du moins généralement. Je dis « quand ils étaient encore vivants », car la Faculté lançait quelquefois ses foudres sur les morts, par exemple, en 1753, sur le poète anglais Pope, mort en 1744 (p. 219-224). Le Père Berruyer était mort en 1758, et la Faculté le censura en 1761 (p. 250).

D'autres fois, elle s'en prenait aux vivants. Elle censura, par exemple, Marmontel pour son *Bélisaire,* en 1767; l'abbé de Mably, en 1784, pour ses *Principes de morale;* l'abbé Raynal, en 1781, pour son *Histoire philosophique et politique;* Rousseau, pour son *Emile*, en 1762; Montesquieu, en 1752, pour son *Esprit des lois,* notamment pour les passages relatifs aux climats et au prêt à intérêt (p. 213-218). Curieux sont les détails relatifs à la condamnation de *L'Esprit,* d'Helvétius, en 1758 (p. 224-236). Il faut voir aussi avec quelle condescendance Buffon chercha à se défendre en 1751, et encore de 1778 à 1780, contre les soupçons des théologiens qui le croyaient en désaccord avec la lettre de la *Genèse.* Buffon s'attira ainsi

les louanges du célèbre cardinal-prince de Rohan, l'homme au *collier* (p. 212)!

On verra dans ce volume la lutte entre le Parlement et la Faculté. C'était déjà la mode de distinguer un gallicanisme parlementaire et un gallicanisme théologique. Celui-là s'appliquait surtout à défendre les droits de l'Etat contre les empiètements de Rome. Celui-ci passait pour défendre les droits des évêques et des fidèles contre les empiètements du pape. Comme les évêques faisaient souvent leur cour à Rome, le Parlement les rappelait à l'ordre. *Inde iræ.* Les évêques et les religieux cherchaient alors à discréditer le Parlement et ce qu'ils appelaient le gallicanisme « parlementaire ». Une de leur tactique était d'accuser de jansénisme les membres du Parlement, accusation qui les rendait toujours odieux à la cour et à Rome. Les jésuites et le parti ultramontain tiraient ainsi les marrons du feu, et surtout la libre-pensée et l'incrédulité. Au fond, les laïques accusés de jansénisme étaient mille fois plus sérieux, plus dignes et plus honnêtes que les évêques, les abbés de cour et les cardinaux qui avaient nom Dubois, de Tencin, de Rohan, etc.

Le bon M. Féret, qui a toujours un certain plaisir à attaquer l'« hérésie janséniste », raconte cependant un détail typique (p. 120) sur l'honnêteté janséniste. L'archevêque de Rouen, M. Fuzet, n'étant encore que simple ecclésiastique, désirait que M. de Pontmartin louât son volume sur « Les Jansénistes au XVIIe siècle », volume très hostile à ces derniers. M. de Pontmartin lui répondit : « J'ai vu à Paris les derniers survivants de la secte (!), lorsque j'étais élève du lycée St-Louis. Avec les théologiens, je reconnais volontiers qu'ils se trompaient au sujet de la liberté et de la grâce. Mais je ne puis pas ne pas confesser qu'au point de vue de la conduite chrétienne, ils étaient *admirables* et des paroissiens *modèles:* à la messe et aux vêpres, ils arrivaient souvent *avant le clergé.* Il m'est donc impossible de partager votre manière de voir et de le dire. Comment voulez-vous que je parle de votre livre? » La leçon était bonne. Les simples fidèles ont quelquefois plus de dignité chrétienne que les futurs archevêques.

On trouvera en appendice dans cet ouvrage le Mémoire des docteurs de Sorbonne à Pierre-le-Grand pour la réunion des Eglises russe et latine, Mémoire où il est dit que « la pri-

mauté de l'Eglise romaine n'est pas un obstacle» à l'union projetée; que «l'usage de l'autorité du pape doit être réglé selon les saints canons, dictés par l'esprit de Dieu et consacrés par le respect des premiers siècles; que la souveraine puissance a été immédiatement accordée de Dieu au corps des évêques, *auquel le pape lui-même est obligé d'obéir dans tout ce qui regarde la foi*, l'extinction du schisme et la réformation de l'Eglise; doctrine *expressément définie par nos conciles œcuméniques* de Constance et de Bâle...» Ces affirmations aujourd'hui font rire. Avec la commode doctrine de l'évolution, le pape a évolué et il est devenu infaillible, le concile du Vatican a évolué et les conciles œcuméniques de Constance et de Bâle ont cessé d'être œcuméniques; ne sont-ils même pas devenus hérétiques sur certains points? Un abbé Rémy, couronné par l'Académie en 1777 pour son Eloge de Michel l'Hôpital, disait du concile de Trente qu'il avait été une assemblée peu respectable et que les papes Paul III et autres n'avaient été que de vulgaires ambitieux (p. 271). Il va de soi que le prêtre couronné par l'Académie fut censuré par la Faculté de théologie. Pouvait-elle faire autrement? Aujourd'hui la Faculté de théologie de Paris n'existe plus, et la vérité marche.

E. Michaud.

C. R. Gregory: **Einleitung in das Neue Testament.** Leipzig 1909. Gr. 8°. 804 S. 10 Mk.

Nach den gewaltigen Vorarbeiten Gregorys auf neutestamentlichem Gebiete muss eine systematische Einleitung, womit er uns in dem vorliegenden Werke beschenkt, mit dem grössten Danke der wissenschaftlichen Welt begrüsst werden. Es ist, wie wir das bei Gregory nicht anders erwarten können, eine Arbeit, die die erstaunlichste Fülle von Material enthält und mit Gelehrsamkeit gesättigt ist, aber sie ist zugleich gegenüber den üblichen Einleitungen sowohl in Form als in Inhalt ganz eigenartig. Die Darstellung wird auch in den schwierigsten Partien mit grosser Kunst geradezu populär gehalten, so dass man stellenweise einem Erzähler zu horchen glaubt, der nicht selten in poetischen Flug übergeht. Freilich bringt diese Stilistik öfters eine Breite mit sich, die bei einer Neuauflage zu sichten wäre, die wir aber bei der Bedeutsamkeit gerade der stilisti-

schen Kunst des Werkes nicht zu hoch anschlagen wollen. Die von Gregory befolgte Absicht in der Darstellung bewirkt, dass die meisten gelehrten Details und Anführungen fast zwanglos und in deutscher Übersetzung in den Text eingefügt werden; dagegen sind einzelne besonders wichtige oder schwer zugängliche Stellen als Anmerkungen in der Ursprache wiedergegeben.

Inhaltlich unterscheidet sich das Werk von den meisten heutigen Einleitungen dadurch, dass es anscheinend auf die „spezielle Einleitung“ das wenigste Gewicht legt und diese als „Kritik der Schriften“ erst an letzter Stelle auf dem verhältnismässig minimalen Umfange von SS. 646—787 bringt. Dieses wird aber dadurch ermöglicht, dass in dem grundlegenden ersten Teile, der „Kritik des Kanons“ (S. 26—401), alles, was gewöhnlich bei den kanonischen Schriften immer wieder über Bezeugung derselben bei den Kirchenschriftstellern u. s. w. vereinzelt erwähnt wird, nach den Zeitaltern und Schriftstellern im Zusammenhang vorweg seine Darstellung findet, so dass es bei der Kritik der Schriften im wesentlichen ausgeschieden bleibt. Z. B. finden wir die Zeugnisse des Papias über die Evangelien hintereinander erörtert (S. 122—131). — Der II. Teil (S. 402 bis 579) enthält als „Kritik des Textes“ die Textgeschichte, die z. B. B. Weiss aus seiner Einleitung als nicht dahin gehörend ausschaltet. Wie im I. Teile die Voraussetzungen in Buch- und Verkehrswesen, so werden hier diejenigen für das Entstehen der Handschriften, dann ihre Hauptklassen und -Exemplare geschildert, zuletzt die Textformen in den Lesebüchern und Übersetzungen. Auch hier werden Erörterungen über unechte und zweifelhafte Stellen wie Markusschluss, Ehebrecherin bei Johannes, Komma Johanneum vorweggenommen (S. 623 ff.), so dass sie in der Kritik der Schriften überflüssig werden. Grundsätzlich steht Gregory in der letzteren auf einem durchaus freien, aber doch sehr vorsichtigen und vermittelnden Standpunkte. Gerade im letzten Teile erkennen wir zu unserer Freude, wie eben die „Kritik“ ihm das pectus theologicum nicht genommen hat; man lese hierfür die Charakteristik des Johannesevangeliums (S. 780). Sehr schön sind auch die ausführlichen Dispositionen der Hauptbriefe.

Wir empfehlen das bedeutende Werk nachdrücklich den wissenschaftlich interessierten Kreisen der altkatholischen Kirchen.

G. M.

H. Gunkel: **Die Wirkungen des Heiligen Geistes nach der populären Anschauung der apostolischen Zeit und der Lehre des Apostels Paulus.** 3. unveränderte Auflage. Göttingen, Vandenhoeck & Ruprecht, 1909. 109 S. Mk. 2. 80.

Dass dieses Erstlingswerk Gunkels die 3. Auflage erlebt, ist ein Beweis für seine andauernde Bedeutung und Brauchbarkeit bei der exegetischen und dogmengeschichtlichen Forschung, um so mehr, da sie wegen fortgesetzter Nachfrage als anastatischer Nachdruck erscheint, ohne die inzwischen erschienenen Arbeiten über denselben Gegenstand wesentlich zu verwenden, obwohl Gunkel sie als wertvolle Ergänzungen und Weiterführungen anerkennt. Die bleibende Eigenart von Gunkels gelehrter Abhandlung besteht in der Stellung des Problems, wonach nicht die Lehre und Spekulation über den Geist, sondern die *Wirkung* des πνεῦμα zu untersuchen ist. Dies geschieht zuerst für die urapostolische Zeit und dann besonders eingehend für den „Pneumatiker" Paulus. Die Berichtigung und Weiterführung seiner Darlegung sieht Gunkel nicht in der Untersuchung der pneumatischen Wirkungen vom Beobachter aus, sondern in dem Nachfühlen derselben, wie sie in dem Erlebenden selbst sich vollziehen. Dann wird sich auch eine richtige Würdigung der wirklichen Pneumawirkungen zu allen Zeiten der christlichen Kirche ergeben. G. M.

Friedrich Haack: **Die Kunst des XIX. Jahrhunderts.** Band V von W. Lübke's Grundriss der Kunstgeschichte. 14. Aufl. Mit 27 Kunstbeilagen und 394 Abbildungen im Text. Esslingen a. N. 1909. XIV, 539 S. Geb. Mk. 10. —.

An der Hand des Haackschen Werkes können wir in Wort und Bild verfolgen, dass die religiöse Kunst, wenn sie auch nicht mehr, wie im Mittelalter, die einzige ist, doch auch noch im 19. Jahrhundert ihre Bedeutung hat, und dass gerade die hervorragendsten Meister in dieser Periode sich mit ihr zeitweise beschäftigt haben. Als erstem religiösem Bilde begegnen wir einem Christus am Kreuz von Pierre Paul Prud'hon (Louvre in Paris), das in erschütternder Weise die Qualen des leidenden Erlösers zum Ausdruck bringt. Der segnende Christus von Thorwaldsen gibt in edelster Einfachheit den Heiland der Müh-

seligen und Beladenen wieder. Eine ausführliche Behandlung finden die sog. Nazarener und der ihnen wesensverwandte Peter Cornelius, der mit seinem jüngsten Gericht in der Münchener Ludwigskirche vertreten ist. Von dem Romantiker Julius Schnorr von Carolsfeld finden wir die Wiedergabe eines Beispiels aus seiner herrlichen Bilderbibel. Die Kunst Joseph von Führichs und Eduard von Steinles wird eingehend charakterisiert und durch Bilder veranschaulicht. Von der älteren Düsseldorfer Schule ist mit einem religiösen Motive nur der Maler J. W. Schirmer vertreten. Von den spezifisch religiösen Malern der damaligen Zeit, den Brüdern Andreas und Karl Müller, Ernst Deger und dem Madonnenmaler Ittenbach, ist leider nichts erwähnt. Ihre Arbeiten in der Apollinariskirche zu Remagen und eine Reihe von Tafelbildern (z. B. die Emmausjünger in der Remigiuskirche zu Bonn) hätten wohl eine Würdigung verdient. Die pathetische Art Michael Munkačsys und die eben so kraftvolle als innige Auffassung und Darstellung Eduard von Gebharts werden erläutert und durch Proben anschaulich gemacht. Anselm Feuerbachs ergreifende Beweinung Christi sehen wir in einer guten Abbildung, und ihre künstlerischen Qualitäten werden mit beredten Worten analysiert. Die englische Malerei ist durch J. E. Millais vertreten, von dem ein lebendiges, etwas naturalistisch gehaltenes Bild aus der Kindheit Jesu reproduziert ist. Von den neuern deutschen Künstlern finden wir zunächst Hans Thoma mit einer hier zum ersten Male veröffentlichten Studie. Gerechte kritische Bedenken formaler und perspektivischer Natur können gegenüber seiner auf Herz und Gemüt gerichteten Auffassung nicht weiter aufkommen. Die Flucht nach Ägypten von Wilhelm Steinhausen zeichnet sich mehr durch landschaftliche Schönheit aus. In zwei Bildern lernen wir weiterhin den früher viel angefeindeten Fritz von Uhde kennen. Den Schluss der Bildwerke auf religiösem Gebiete machen die Kreuzigung und Christus im Olymp von Max Klinger. Die erstere ist eine monumental wirkende Schöpfung mit hervorragenden seelischen Momenten, während das zweite Bild trotz schöner Einzelheiten in seiner Gesamtauffassung anfechtbar erscheint. Die kirchliche Baukunst ist etwas spärlich behandelt, indem nur Ste. Madeleine in Paris, die gotische Votivkirche von Ferstel in Wien und die Christuskirche in Dresden besprochen sind. — Die Reproduktionen sind fast sämtlich gut

ausgefallen; die Kunstbeilagen besitzen zumeist einen hohen Grad von Vollendung. Wegen ihrer mit Objektivität, Sachkunde und sittlichem Ernste geschriebenen Darstellung darf die Kunstgeschichte von Haack mit Recht durchaus empfohlen werden.

D.

A. HAUSRATH: **Jesus und die neutestamentlichen Schriftsteller.** I. Band. Berlin 1908. 700 S. Mk. 6.

Einer der gründlichsten Kenner neutestamentlicher Verhältnisse übergibt uns an seinem Lebensabende in dem vorliegenden Werke das Fazit seiner Forschung mit dem Wunsche, „seine schliessliche Überzeugung klar zu formulieren und was in ihm selbst so lange im Flusse war, ans Trockene zu ziehen". Es ist eine populäre Bearbeitung von Vorlesungen, die H. von 1862—1906 hielt, er will darum auch keine Streitschrift, sondern ein Lesebuch für Religionslehrer, Prediger und vor allem gebildete Laien darbieten. So ergab sich fast von selbst die Einkleidung des neutestamentlichen Schrifttums in die Form einer *Literaturgeschichte,* wie sie neuerdings häufiger versucht wird. Dass hierbei gerade Hausrath nach seiner Eigenart verfährt, macht sein Werk um so interessanter: Nicht in trockener Aufzählung und Charakteristiken gehen die Verfasser und deren Schriften an uns vorüber, sondern alles ist verwoben in eine glänzende Darstellung, die eben so geistreich als voll religiöser Wärme ist. Nicht nur die Schriften selbst, sondern auch deren Voraussetzungen in Personen und Zeitverhältnissen finden ihre Würdigung, und das sind nicht die unwichtigsten Teile des Buches, die auch dem Gelehrten manches Neue bieten, z. B. der Abschnitt über die messianische Bewegung in den Judenvierteln, an die sich eine Darstellung der damaligen jüdischen Apokalyptik anschliesst. Dass der Verfasser des „Paulus" (1872) neben der grundlegenden Person Jesu diesen Apostel in seinem Werke abschliessend würdigt, erscheint uns besonders wertvoll. Wenn H. grundsätzlich mit der modernen Theologie fortgeschritten ist, so werden doch auch anders Gesinnte die Art nur billigen können, womit er in der Vorrede seine Aufgabe dahin bezeichnet, „die relativ sicheren Äusserungen Jesu in einen für uns noch verständlichen Zusammenhang zu bringen, ohne einen modernen Pragmatismus hineinzutragen . . . Je ge-

wisser es sich hier um die heiligsten Erinnerungen der Menschheit handelt, um so verkehrter wäre es, dieselben in einen willkürlichen Zusammenhang einzuspannen."

Die Verlagshandlung hat das Werk in Druck, Papier und Buchschmuck prachtvoll — ganz für moderne Leser — ausgestattet. Möge es, wie es will, recht viele dieser Leser mit Liebe zu Jesus Christus und seinem Werk erfüllen oder zu ihm zurückführen. G. M.

H. Hubert et M. Mauss: **Mélanges d'histoire des religions.** Paris, F. Alcan, in-8°, 236 p., 1909, 5 fr.

Ce livre doit être lu et étudié par quiconque ne connaît pas encore parfaitement l'histoire comparée des religions, les méthodes pratiquées pour arriver à cette connaissance, les sources dans lesquelles il faut puiser, le genre de discussions auxquelles les spécialistes se livrent pour tâcher d'élucider ces matières. Il est impossible de les dédaigner aujourd'hui; les esprits mystiques qui s'imaginent que leur foi aveugle, si vive qu'elle soit, suffira à convertir les incrédules et à préserver du doute les croyants, se trompent considérablement. Plus que jamais il faut bien savoir pour bien croire, et surtout pour croire fermement: *scio cui credidi.*

Ce n'est pas que ce volume traite à fond toutes les matières relatives à l'histoire des religions. Non. Il ne touche qu'à quelques parties: la nature et la fonction du sacrifice, l'origine des pouvoirs magiques, l'idée du temps dans la religion et dans la magie. Ce sont là des questions restreintes. Mais les auteurs, directeurs-adjoints à l'Ecole des Hautes-Etudes (Paris) et collaborateurs de M. E. Durkheim, sont particulièrement compétents, et leurs travaux sont très instructifs. Ceux qui en prendront connaissance en auront vite la preuve.

Impossible d'entrer ici dans les détails. Je voudrais seulement signaler deux points importants: 1° la gravité de ces matières et la lumière qu'elles jettent sur la question religieuse en général et sur la question chrétienne en particulier; 2° leurs difficultés, l'arbitraire et les désaccords qui règnent encore entre savants sur nombre de points, et par conséquent, la prudence avec laquelle ces points doivent être étudiés soit

par les théologiens de métier, soit surtout par les dilettantes en théologie.

D'abord, l'importance de ces études. Bon gré mal gré, il faut compter avec les cinq faits suivants: 1° le fait des conceptions que les populations primitives, ou du moins les plus anciennes que nous connaissions, se sont faites de Dieu, de la religion, des rites, des sacrifices, des mythes, des pouvoirs magiques, des formules de prières, des miracles, etc.; 2° le fait que ces conceptions se sont transmises de générations en générations, et qu'elles ont servi à l'instruction et à l'éducation religieuses de l'humanité; 3° le fait que les esprits plus clairvoyants et plus élevés ont épuré ces notions primitives, éliminant ce qui leur paraissait inacceptable, et tendant par cette épuration et cette élimination à une spiritualisation de toutes ces matières; et cela surtout chez les Juifs, dont le monothéisme devait nécessairement provoquer une simplification des choses religieuses, bien que, de fait, ils aient illogiquement conservé des rites étranges, dus à la « dureté de leur cœur » [1]; 4° le fait que J.-C. a perfectionné l'œuvre des prophètes, et que l'esprit du christianisme est, avant tout, un esprit de sanctification par la spiritualisation des sentiments et des actes; 5° le fait que cet esprit du christianisme, loin d'avoir conquis le monde, a été étouffé en partie par les traditions payennes qui lui ont survécu et qui règnent encore dans un grand nombre d'esprits. En sorte que, à la lumière de l'histoire comparée des religions, il est facile de nous rendre compte de la marche religieuse de l'humanité, et de la période de civilisation dans laquelle nous vivons actuellement.

Ensuite, plusieurs des spécialistes qui traitent ces matières y introduisent de telles subtilités que, pour renverser la scolastique, ils lui substituent une autre scolastique, qui ne paraît ni moins arbitraire, ni moins méticuleuse. Qu'on lise, par exemple, les contradictions qui se sont élevées entre Robertson Smith et les deux auteurs du présent volume au sujet du totem sacrifié, et aussi entre MM. Toutain, Durkheim, S. Reinach, etc. (p. XI-XIV). Pour nos deux auteurs, le sacrifice du *soma,* qu'ils ont considéré comme un sacrifice agraire et qui est, disent-ils, un parfait sacrifice du Dieu, ce sacrifice

[1]) Voir, par exemple, p. 21-32.

n'est pas le sacrifice d'un végétal cultivé, mais celui d'une plante choisie entre toutes, qui symbolise toutes les plantes. « Ce que nous disons du sacrifice du soma, ajoutent-ils (p. XIV), est aussi vrai du sacrifice du hikuli, ou peyote chez les Huichol, les Tarahumare du Haut-Mexique et les anciens Aztèques. Nous pensons donc que le sacrifice du Dieu remonte, dans l'histoire de la civilisation, un peu plus haut que le point d'où nous semblions le faire partir. Mais il est précisément très remarquable que ces sacrifices de dieux, assez barbares, n'aient rien du sacrifice totémique, puisque ni le peyote, ni le soma ne sont des totems. » Bref, certaines pages de ce volume ne sont pas faciles à comprendre, et nous n'étonnerons sans doute pas les auteurs en demandant plus de preuves, plus de lumière et de simplification. E. M.

P. Imbart de la Tour: **Les origines de la Réforme. T. Ier. La France moderne. T. II. L'Eglise catholique, la crise et la Renaissance.** Paris, Hachette, in-8°, 572 et 592 p., 1909, 15 fr.

Le savant professeur de Bordeaux explique ainsi son but: « Comme la Révolution, le protestantisme est un des plus grands faits de notre histoire. Il ne cesse de s'imposer à la pensée et nous ne saurions le mieux connaître qu'en étudiant ses origines. Qu'a été la Réformation française? Quelles causes l'ont provoquée? Dans quels milieux a-t-elle paru d'abord? Quels furent son esprit premier et ses transformations ultérieures? Comment l'idée a-t-elle donné naissance à une doctrine, cette doctrine à une Eglise, cette Eglise à un parti? Par quels moyens ce parti a-t-il cherché à s'emparer de la France? Pourquoi la nation est-elle restée catholique? Que représentait la religion nouvelle et quelle influence a-t-elle eue sur notre histoire? Sa défaite a-t-elle marqué, dans notre civilisation, un progrès ou un recul? » (p. VIII).

A dire vrai, ces questions sont loin d'être nouvelles, et les réponses contradictoires qui y ont été faites sont connues. L'intérêt de l'ouvrage n'est donc que dans la façon dont l'auteur cherche à justifier son opinion. Tout d'abord, il écarte comme explication « insuffisante » les griefs contre le catholicisme et contre la tyrannie pontificale. Effectivement, celui qui verrait

dans ces griefs la cause unique de la réforme, se tromperait gravement. Mais celui qui n'y verrait pas une cause réelle, se tromperait également. L'auteur ne semble-t-il pas être, au fond, de ces derniers, lorsqu'il dit: «La tyrannie pontificale? Mais jamais elle n'avait pesé *aussi légèrement* sur le régime intérieur des Etats ou des Eglises. Le grand péril pour l'unité chrétienne n'était plus l'excès de la centralisation (?), mais la naissance du principe national. En tout cas, ce sont les pays où l'ingérence de Rome était la plus active, Italie, Espagne, France, qui sont restés catholiques: ce sont ceux où elle était la moins fréquente, Angleterre, Allemagne du Nord, Scandinavie, qui se sont brusquement détachés.» Cette explication me semble très superficielle et même très erronée. Les pays dits latins sont restés attachés à Rome, parce qu'ils étaient déjà trop dégénérés, trop asservis, pour pouvoir secouer le joug; ils aimaient la main qui les flattait et les caressait en les corrompant; leurs princes et leurs propres faiblesses les ont maintenus sous l'étiquette «catholique» ou plutôt «papale», pour des raisons de politique, d'intérêt, et non de conscience. Dans les pays qui firent la rupture, il y avait plus d'esprit d'indépendance, plus d'énergie de caractère, plus de connaissance de la vraie doctrine chrétienne, et la prétendue «légèreté» de la tyrannie pontificale était encore trop lourde pour être tolérée par un Luther et par ceux qui étaient de sa trempe. La centralisation et l'absolutisme de la papauté a donc été une cause de la Réforme; mais il faut reconnaître qu'elle n'a pas été la seule, non plus que le relâchement des mœurs du clergé et l'humanisme. Il y en a eu d'autres encore, et l'auteur a bien raison de les rechercher. Avec une parfaite modestie, il ne donne pas ses opinions comme décisives, il est de ceux qui cherchent avec probité, et qui sont disposés à se contrôler et à se reviser sans cesse. Suivons-le donc dans les étapes qu'il parcourt, non pas jusqu'à ce qu'il appelle «l'établissement de la paix religieuse en France» — nous sommes très loin de cette prétendue paix religieuse —, mais jusqu'à la situation religieuse actuelle, résultat des efforts et surtout des fautes soit des protestants, soit des catholiques, soit des indifférents et des libres-penseurs qui veulent faire de leur irreligion une nouvelle religion, la religion du vide et du zéro.

Le livre Ier est consacré à l'absolutisme, le IIe à la renaissance économique, le IIIe à l'évolution sociale. Les lecteurs

remarqueront particulièrement ce que l'auteur, étudiant la structure interne de l'Etat, dit du principe chrétien, du principe féodal et du principe romain; aussi ce qu'il dit de l'Eglise perdant peu à peu ses libertés et devenant monarchique, ce qu'il dit du clergé, de la noblesse, de la bourgeoisie, des classes populaires, des écoles, des universités, de la Renaissance, etc.

Le T. II est encore une Introduction, mais une Introduction qui trace ses lignes d'approche avec une grande précision et qui se prépare à serrer de près son sujet. Le T. III traitera de l'Evangélisme, le T. IV de Calvin et de l'*Institution chrétienne*. N'y aura-t-il pas un V^e^ volume? Quoi qu'il en soit, l'ouvrage est d'une grande envergure, et si les volumes annoncés sont faits avec la même érudition et le même esprit que les deux premiers — comme je n'en doute pas —, il méritera une très grande attention.

Le T. II est une superbe étude sur le XVe siècle et sur les premières années du XVIe. Dans le livre Ier, l'auteur montre aux prises le principe national que les peuples veulent réaliser, et le principe théocratique que la papauté veut maintenir et fortifier. De là une crise aussi formidable qu'inévitable. Les chapitres sur le gallicanisme et le concile de Pise (1511) sont particulièrement intéressants. Le livre II sur les *Abus* décrit «l'anarchie organique», le désordre des bénéfices, la fiscalité et la crise morale. On y voit la décadence de l'épiscopat, des évêques moins religieux que courtisans et hommes de guerre, la décadence du clergé séculier et surtout de l'institution monastique, leurs désordres, l'affaiblissement de l'élément spirituel. Donc la nécessité d'une réforme est évidente. Suit (Livre III) la description de la Renaissance, culture nouvelle, humanisme payen et chrétien. Le livre IV traite de Léon X et de la Renaissance religieuse, des réformes projetées et toujours éludées par la papauté. Certains critiques concluent à l'opposition de la réforme et du catholicisme. Ils se trompent. Les meilleurs catholiques ont toujours réclamé la réforme; mais la papauté, très anticatholique sous ce rapport, les a toujours annihilés. Il en sera de même au XVIe siècle, il en est de même actuellement, et il en sera toujours ainsi jusqu'à ce que la papauté italienne qui gouverne, disparaisse. E. M.

Henry E. Oxenham: **Histoire du dogme de la Rédemption;** trad. de l'anglais par J. Bruneau. Paris, Bloud, in-16, 4 fr., 1909.

Ne pas confondre l'auteur avec F. Nutcombe Oxenham, qui, lui aussi, de protestant s'était fait catholique-romain, puis était redevenu anglican et est mort dernièrement. Henry O. est mort dans le catholicisme romain en 1888. Il était disciple de Newman, et la longue introduction qu'il a écrite en tête de son volume sur le développement du dogme, n'est qu'un écho des confusions de son maître. Quant à l'étude qui fait le fond du volume, elle est conçue naturellement dans le même esprit, qui est erroné, mais elle a aussi des parties positives, des textes de Pères, dont on peut profiter et tirer d'utiles conséquences.

Je n'insiste pas sur l'Introduction, nos lecteurs sachant déjà combien le newmanisme est inacceptable. Le traducteur est, lui aussi, newmaniste, et il a cru devoir annoter dans le même sens certains passages, pour renchérir encore. Ses autorités sont malheureusement plus que discutables: la *Revue* (inconnue certainement à M. Bruneau, de Brighton, Etats-Unis) a suffisamment réfuté les erreurs de MM. Battifol, Rivière, Pourrat, Labauche, Allo, ainsi que les méprises de Brunetière au sujet du *Commonitorium* de Vincent de Lérins.

Deux mots sur le volume même. Ce n'est, dit l'auteur, « ni une œuvre de controverse, ni un traité de dogme », mais une « étude historique » sur le Dogme de la Rédemption, en ce sens qu'il ne précise ni n'explique l'essence même de ce dogme, mais qu'il expose les évolutions de la théologie, ou plutôt les variations et les contradictions des théologiens sur ce point. Ces contradictions sont énormes. L'auteur fait même l'aveu suivant: « De *nombreuses excroissances* ont poussé sur cette doctrine de la Rédemption au cours des âges, spécialement à l'époque de la Réforme, et quelques-unes en ont *changé le caractère au point de la rendre méconnaissable* ». Le but d'Oxenham a donc été excellent: décrire l'origine et le progrès de ces *excroissances,* dans le but « de les retrancher radicalement de la tige primitive qu'elles *étouffent* » (p. 13). C'est le but que poursuivent les anciens-catholiques depuis près de quarante ans: séparer le vrai dogme chrétien de la théologie, à l'aide

du critérium catholique bien compris, et rétablir ainsi la vraie foi catholique dans sa pureté primitive, en la libérant des fausses explications théologiques qui en ont été données dans le cours des siècles.

Le volume d'Oxenham est précieux en ce sens qu'il signale, par des textes positifs, les explications d'Irénée, d'Origène et des autres docteurs qui les ont plus ou moins suivies, puis celles d'Augustin, de Maxime, de Jean Damascène, d'Anselme, de Thomas d'Aquin, de Scot, etc. Il ne dissimule pas les contradictions de tous ces docteurs. En sorte que, pour le lecteur expérimenté, il est clair que toutes ces opinions plus ou moins arbitraires ne sont que des systèmes théologiques, *sans aucune valeur dogmatique stricte,* donc libres et qui peuvent être repoussées par quiconque en est scandalisé. C'est ce que l'auteur fait à l'égard des théologiens de la Réforme, auxquels il en veut terriblement, à titre d'ancien frère ennemi. Il ne remarque pas que les explications de la « substitution vicaire », de la rançon à payer au diable, etc., sont beaucoup moins acceptables. Il donne des indications utiles sur les motifs de l'incarnation tels que les ont compris Malebranche, Arnauld, Tournely, Legrand, Robbe, Massiot; aussi des indications sur le sacerdoce et le sacrifice de J.-C., d'après les explications de Plowden (p. 286), de Klüpfel et Dobmayer (p. 291), de Klée, de Günther, de Baader, de Pabst, voire même de Mgr Gay! Quel choix!

L'auteur montre ses bonnes intentions et sa piété, surtout dans son dernier chapitre sur « les harmonies de la Rédemption » (p. 302-347). Malheureusement, tout cet exposé est un fouillis, et les lecteurs qui désirent connaître, non pas ce qu'ont pensé les théologiens, mais ce que le Christ a enseigné sur la rédemption, sur la justification, sur le salut, sur les conditions d'entrée dans le royaume de Dieu, ceux-là, dis-je, doivent être bien déçus, pour ne pas dire scandalisés, de voir des vérités si simples dénaturées, ou tout au moins si mal expliquées par les partisans du platonisme, ou de l'aristotélisme, ou du scolasticisme, ou de tout autre système. L'auteur appelle ces fantaisies « histoire du *dogme* de la rédemption », il devrait dire: histoire de la *théologie* de la rédemption, ou encore: histoire des *opinions plus ou moins fantaisistes* de quelques théologiens au sujet de la rédemption; opinions dans lesquelles Rome a pêché et dogmatisé ce qui lui a plu, et cela, non par science,

mais par simple abus de pouvoir. Ce n'est ni de l'évolution du dogme, ni de la tradition universelle, mais de la théologie purement scolastique et de mauvais aloi. E. M.

Dr. Max Pohlenz: **Vom Zorne Gottes.** Eine Studie über den Einfluss der griechischen Philosophie auf das alte Christentum. Göttingen, Vandenhoeck & Ruprecht, 1909. 156 S. Mk. 5.

Der Verfasser dieser Arbeit (Heft 12 der Forschungen zur Religion und Literatur des Alten und Neuen Testamentes) ist Professor der klassischen Philologie in Göttingen. Es kann vom Standpunkte der objektiven Wissenschaft nur begrüsst werden, dass auch nicht zünftige Gelehrte sich der Aufklärung theologischer Fragen zuwenden. So darf man von vornherein erwarten, dass in der vorliegenden Untersuchung das uralte Problem „de ira dei" zunächst nach der philologischen Seite hin eine genaue Erörterung erfährt. Nicht weniger sorgfältig ist aber die als Grundlage dienende Darstellung der klassischen und nachklassischen philosophischen Auffassung über die Affekte beziehungsweise Affektlosigkeit Gottes bei den Griechen und Römern. Den Nachwirkungen dieser Auffassung wird mit Bezug auf den Zorn Gottes zunächst im späteren Judentum und im Neuen Testamente, dann aber besonders bei den griechischen und lateinischen Kirchenschriftstellern bis ins 3. Jahrhundert nachgegangen; die betreffenden Stellen sind meist im Urtext angeführt und sinngemäss erklärt. Ein besonderer Abschnitt untersucht die Auffassung der Affekte *Christi* in demselben Zeitraume, um die Rückwirkung dieser Ansichten auf die Beurteilung der Affekte Gottes im 4. Jahrhundert zu gewinnen. Eine nicht unwichtige indirekte Beweisreihe bilden die Affekte in der christlichen Polemik gegen die Heidengötter, worin die heidnischen Gegner des Christentums mit ihren eigenen Anschauungen widerlegt werden.

Es ist unbedingt anzuerkennen, dass die gelehrte und von grosser Belesenheit in der altchristlichen Literatur zeugende Arbeit einen wichtigen Beitrag zur behandelten Frage und nicht zum geringsten zur Erleichterung der exegetischen Auffassung über den Zorn Gottes im Neuen Testamente liefert. Hervorzuheben ist noch der klare Aufbau der ganzen Darstellung. G. M.

***: **Que penser de la Bible?** par un groupe de prêtres catholiques. Paris, E. Nourry, 3 vol. in-12, 1908, fr. 8.

Ces prêtres modernistes paraissent résolus à poursuivre leur œuvre, malgré les anathèmes de Rome. Pie X a beau les déclarer hérétiques, ils se disent catholiques; il a beau leur fermer la bouche, ils parlent. Et comment! Voici trois volumes lancés d'un seul coup. La Commission biblique fondée par le pape a beau accaparer les questions d'exégèse, ces exégètes intrépides et savants exposent leurs objections et leurs solutions. Rome les traite de destructeurs; ils s'obstinent à se considérer comme des sauveurs. Ils veulent sauver la Bible et la révélation biblique, en l'expliquant. Tout d'abord, en lisant les contradictions signalées par eux, on est effrayé, effrayé surtout de la faiblesse des réponses données jusqu'ici par la masse des théologiens. Puis, en réfléchissant sur les explications qu'ils proposent, on se sent finalement rassuré. Telle sera, croyons-nous, l'impression des lecteurs attentifs.

Du moment que la Bible est un livre écrit par des hommes, et par quels hommes, et dans quels temps, et dans quels milieux! il faut, en effet, comprendre l'inspiration biblique autrement que ne l'ont comprise les théologiens qui, sous prétexte qu'elle était un livre «divin», l'ont représentée comme pure de toute erreur, parfaite, etc. Les exégètes modernistes cherchent à séparer l'humain et le divin, ou plutôt, ils déclarent erroné ce qui leur paraît erroné, et ils indiquent ce qui reste debout. «Supériorité de la Bible au point de vue de préceptes sociaux sur les autres livres de la même époque. Sublimités de quelques parties. Que de sages préceptes au-dessus de tout ce qui se pratiquait alors (p. 183)! Où perce l'influence divine, c'est que ces lois étaient les plus parfaites parmi celles que les Juifs pouvaient supporter. Ces lois, supérieures à celles des autres peuples, ont formé une république plus sagement réglée» (p. 186). Toute cette question de l'inspiration biblique relève, au fond, de la question de la Providence et de la manière dont il faut concevoir que Dieu créateur a dirigé le monde. Là est la base.

Et puis, il faut faire la part du style oriental et du milieu oriental. Ainsi l'Apocalypse même s'éclaire (p. 204). Bref, il y a des «traces évidentes de l'action divine» (p. 205). «Laissons

à la Bible ce qui en fait un livre à part, un livre que la main des hommes n'eût pu complètement produire. Les auteurs y résolvent plus de problèmes, y font naître plus de sentiments religieux, y répandent une morale plus pure, y énumèrent plus d'actions sublimes qu'on ne le fit jamais dans aucun ouvrage où paraît la seule conception humaine. Mais ne confondons pas cette partie *divine* avec le roman et les scories repoussantes qui sont dus à l'esprit de l'écrivain livré à lui-même. Nous pouvons rester catholiques sans tout admirer » (p. 208). Très juste.

Tel est aussi l'esprit des Tomes II et III. « L'Evangile couvert par les noms de Matthieu, Luc et Marc s'appuie sur toute une génération qui s'est convertie et qui a souffert. En dégageant l'or de l'alliage, les données certaines d'avec la légende, travail compliqué *mais possible,* on atteint des assises *inébranlables,* au moins pour le simple bon sens » (II, 278). Il faut méditer surtout les articles suivants: « Les synoptiques sont bien du temps qui suivit la mort du Christ, du moins dans les grandes lignes (p. 279-282). Les évangiles, quant à la substance, nous sont parvenus intacts (p. 283-287). Vérité substantielle des évangiles; les auteurs n'ont été ni dupes ni menteurs » (p. 287-304). L'historicité des Evangiles est donc sauve.

Le T. II s'ouvre par un premier chapitre intitulé: Droit de l'Eglise à *interpréter* les Livres saints. Comme on sait que l'Eglise romaine entend par droit d'interprétation le droit de *retrancher* et d'*ajouter* au gré de son arbitraire ou plutôt de ses intérêts mondains et de ses ambitions politiques, on s'attendait, en lisant le titre de ce chapitre, à une explication sérieuse et à une démonstration en règle. Hélas! déception complète. L'auteur se borne à une exposition (en dehors du sujet) de sa foi, à lui, « en la divinité de l'Eglise catholique ». Naturellement, « catholique » et « romaine » sont pour lui synonymes. D'une part, il affirme la divinité de J.-C. Très bien. Mais autant il met de zèle, ailleurs, à saper la preuve des prophéties messianiques, autant ici (p. 24) il recourt à des preuves (?) d'une faiblesse extrême. D'autre part, ses prétendues preuves de la divinité *(sic)* de l'Eglise catholique sont plus faibles encore (p. 26-30). Et à peine a-t-il terminé cet exposé pitoyable qu'il commence, dans le chapitre II, à énumérer les obscurités de la Bible « que l'Eglise *ne peut* résoudre » (p. 34). Elle ne peut les *résoudre,* mais peut-elle les *interpréter?* L'auteur ne s'explique pas.

Il y a présentement, dans l'Eglise romaine, des théologiens simplistes qui raisonnent ainsi: Il n'y a que deux choses dans la religion chrétienne: l'Eglise et la Bible. L'Eglise, c'est le catholicisme; la Bible, c'est le protestantisme. Or le protestantisme est faux et le catholicisme seul est vrai. Donc plus nous amoindrirons la Bible et exalterons l'Eglise (romaine), plus nous serons chrétiens!

Je n'ose dire que l'auteur soit simpliste à ce point. Mais à voir son double zèle à glorifier son Eglise (dont il n'ignore pourtant pas les fautes) et à déchirer les trois quarts des pages de la Bible, on pourrait le penser. Dans plusieurs chapitres du T. II, il se donne les apparences d'un chicaneur à la recherche des plus minutieux détails pour en tirer des arguties. Voltaire serait content.

Le T. III traite de l'inspiration, de sa nature, de son étendue et de ses conséquences. Il distingue les décisions de l'Eglise d'avec les bulles des papes et les opinions des théologiens du Vatican. Il pratique l'exégèse large, expose des principes de solution et d'accommodement, notamment celui-ci: Prendre chaque partie de la Bible dans le sens que l'auteur avait en vue (p. 145-157), et cet autre: Etant donné le genre, le style oriental de la Bible, il convient d'y faire très large place à l'allégorie (p. 130-145). En somme, le Christ et le christianisme restent debout. Les incertitudes ne détruisent pas les certitudes. La science ne fortifie pas la superstition, mais elle fortifie la foi. L'Eglise universelle ne doit pas être confondue avec «le parti d'intransigeants théologiens qui, refusant de combattre en face l'érudition contemporaine, se dédommagent en étouffant, à coups d'autorité, tout essor d'indépendance dans le clergé français. On voudrait, par l'intimidation des consciences, forcer même les prêtres portés aux aspirations modernes, à défendre des citadelles *désemparées,* des batteries *démantelées.* Les troupes refusent de marcher à la défaite».

Telle est la déclaration finale de l'auteur. Il va de soi que plusieurs opinions exposées dans ces trois volumes sont discutables, pour ne rien dire de plus; mais, au total, la lumière qui se dégage de l'ensemble peut être utilisée au profit de la vérité. Les modernistes français d'aujourd'hui n'ont pas dit leur dernier mot dans ces trois volumes. De plus habiles, et non moins véridiques, viendront ensuite, espérons-le. E. M.

Prof. J. Fr. von Schulte: **Lebens-Erinnerungen,** III. Band. Geschichtliche, soziale, politische und biographische Essays. Nachträge zu den Lebens-Erinnerungen. Giessen, E. Roth, Mk. 6, geb. 7. 50.

Peut-être ce volume est-il plus intéressant encore que les deux premiers. Outre que c'est toujours la même méthode objective, le même souci de l'exactitude minutieuse, le même choix du mot propre, le même besoin d'aller droit aux choses, d'écarter du récit ou du portrait toute inutilité, en un mot d'être historien et juriste à la fois, je veux dire correct de fond et de forme, c'est, en outre, dans les questions traitées, une plus grande variété; c'est aussi quelquefois un retour très instructif au passé, par exemple: l'Empire du moyen âge d'après sa signification sociale et politique, l'Etat féodal et l'Etat moderne, etc. Ce sont aussi des questions d'histoire élucidées avec cette sûreté de coup d'œil qui est propre à Schulte; par exemple: n° 9. Pour l'histoire de la politique ultramontaine; n° 11. Le mariage civil et le pape Benoît XIV; n° 12. Le mariage civil et le concile de Trente; n° 13. Le mariage civil, l'Etat et l'Eglise; n° 14. Les traditions cléricales dans la noblesse allemande catholique.

Les biographies surtout attirent l'attention. Presque toutes sont des portraits en pied. Quelques-unes sont exécutées avec une richesse d'informations qui ne s'arrête que devant l'indiscrétion. Il suffit de citer les noms de Léon XIII, d'Antonelli, des cardinaux Franchi, Rauscher, Schwarzenberg, Simor, Melchers, Ledochowski, que l'auteur a presque tous connus personnellement. Et Haneberg, et Ketteler, et Martin de Paderborn méritent aussi une mention spéciale. Et les hommes d'Etat comme Windthorst, Bismarck, Caprivi, sont aussi en relief particulier. Les anciens-catholiques s'attacheront surtout aux études sur Wessenberg, Reinkens et Dœllinger.

Bref, les trois volumes en question constituent une œuvre rare; véritables archives pour servir à l'histoire politico-ecclésiastique de l'Allemagne pendant les cinquante dernières années. Chaque page est pleine de choses et chaque chose a sa valeur. Nous exprimons au savant auteur notre admiration et notre gratitude. Que Dieu le garde longtemps encore dans sa verte vieillesse, et que son admirable intelligence nous fasse jouir

encore, par des publications nouvelles, des trésors qu'elle a accumulés pendant les longues années de sa vie laborieuse.

E. MICHAUD.

Third Congress for the History of religions, Oxford 1908. Oxford, Clarendon Press, 2 vol., gr.-8°, 21 s. net.

Le premier de ces congrès internationaux a été tenu à Paris en 1900, le second à Bâle en 1904, le troisième à Oxford en 1908. Les actes de ce dernier sont contenus dans les deux volumes en question; trois ou quatre sont en allemand, sept ou huit en français, tous les autres en anglais. C'est une énorme et très précieuse contribution pour servir à l'histoire des religions, depuis celles des peuples non civilisés jusqu'au christianisme inclusivement. On y trouve des documents historiques sur l'origine psychologique de la religion, sur les évolutions de la notion de Dieu et de la religion dans l'Inde, en Perse, en Egypte, chez les Sémites, en Australie, en Grèce, chez les Romains, chez les Celtes, chez les Druides, chez les Germains, chez les Slaves, chez les anciens payens de la Russie, etc.; sur le totémisme, sur l'astrolâtrie, sur le culte des rois, sur la religion des prophètes hébreux, sur le culte des morts en Egypte, sur les formules magiques et les noms sacrés au Japon et en Egypte, sur la magie religieuse, sur certains rapprochements entre le judaïsme et le christianisme, surtout entre le bouddhisme et le christianisme, etc.

Je mentionnerai la belle étude de M. Paul Oltramare, quoique trop abrégée, sur la psychologie religieuse dans le bouddhisme (II, 67-69); ce qui y est dit de la conversion, des états mystiques et surtout de la prière, peut encore être profitable à nombre de chrétiens. C'est dire qu'on peut et qu'on doit aujourd'hui envisager le paganisme sous un aspect tout autre qu'il y a cinquante ans. La note de M. Camerlynck sur le Nirvana (II, 66) est aussi très intéressante. C'est une nouvelle preuve de la modification des idées, à mesure qu'on étudie de plus près l'ethnographie, l'histoire des mœurs, des religions et des langues.

Certes, nous sommes encore loin du but poursuivi. Que de discussions et même de contradictions sur des points que l'on croyait presque éclaircis! Il faut lire, sous ce rapport, la

savante étude de M. Toutain sur l'histoire des religions et le totémisme (II, 121-131). Il faut donc chercher de nouveau là où l'on croyait avoir trouvé. Aussi M. Goblet d'Alviella a-t-il eu raison d'insister sur les conditions à remplir et sur les sciences à connaître comme préliminaires et auxiliaires pour l'histoire comparée des religions (II, 365-379). Non qu'il faille nous écraser sous la quantité des détails d'érudition relatifs à chaque peuplade, à chaque milieu, à chaque époque; mais ces connaissances sont nécessaires pour arriver à une simplification nécessaire, exacte et non arbitraire. Il faut admettre, dit M. G., « l'idée que, sous toutes les divergences religieuses, il y a une certaine unité de principe et de lois. Cette renaissance, en une forme abstraite et rajeunie, de l'ancienne doctrine d'une religion naturelle, n'est faite pour déplaire ni à ceux qui, dans n'importe quel culte — et leur nombre grandit, s'il faut en juger par des manifestations comme le Congrès des religions de Chicago — voudraient dégager de toutes ces divergences la loi même du progrès religieux, ni à ceux qui, sans appartenir à aucune confession déterminée, rêvent d'enrôler la religion dans une croisade pour un peu plus de tolérance et de fraternité parmi les hommes » (p. 379).

Les théologiens chrétiens trouveront dans ces deux volumes des études, ou de simples notifications, qui piqueront sans doute leur curiosité. Et d'abord, la magistrale Adresse de M. W. Sanday sur l'état actuel de la littérature chrétienne (II, 263-282); l'étude de M. Loofs sur la descente du Christ aux enfers (290-301); celle de M. Peabody sur l'eschatologie du N. T. (305-312); celle de M. E. Dobschütz sur l'eschatologie dans l'Eglise primitive (312-320); la note de M. H. Camerlynck sur le tombeau du Christ au Khanhyar, à Srinagar (Cachemire); dans cette note il est dit que l'on se méfie d'une mystification, « bien que la version anglaise présente un ensemble de faits qui s'expliquent et se complètent, ont enfin *toute l'apparence de la vérité* » (p. 353)! Il faut mentionner aussi les Remarques de M. Alphandéry, bien que trop compliquées et insuffisamment claires, sur le type sectaire dans l'hérésiologie médiévale latine (p. 354-357); la très savante étude de M. Söderblom (Upsala) sur la place de la trinité chrétienne vis-à-vis des trinités bouddhiques, égyptiennes et autres (p. 391-410).

On remarquera aussi la critique de M. Ch. Babut sur les canons de Sardique (343). Nos lecteurs connaissent déjà les

objections de M. le professeur Friedrich contre leur authenticité, et la thèse de l'authenticité soutenue par le professeur Funk. M. Babut distingue, parmi ces canons, une série qu'il appelle canons « romains » et qui ont été fabriqués à Rome, et d'autres (les numéros 1, 13, 16, 18-19) qu'il croit authentiques. J'appelle l'attention de M. Friedrich sur cette distinction (II, 345-352). Etc.

Bref, la lecture attentive de ce savant et utile recueil suggère maintes réflexions, notamment sur la ténacité avec laquelle les masses, malgré la force évolutionniste qui en définitive domine l'esprit humain, s'obstinent à conserver le plus longtemps possible leurs vieilles traditions et leurs préjugés superstitieux. Elles ont beau accepter une religion supérieure, elles maintiennent, tout en la pratiquant, les usages de la religion inférieure à laquelle elles sont cependant censées avoir renoncé. C'est le manteau de l'Egyptienne Sabina, dont parle M. Guimet. Cette dame était chrétienne, comme l'indiquent un poisson d'ivoire et un vase de terre orné d'une croix avec α et ω; mais elle avait un immense manteau de pourpre, tout semé de groupes d'amours, avec cinq médaillons représentant la légende d'Apollon (II, 302). M. Toutain rapporte aussi un fait curieux, indice d'une mentalité intéressante qu'on retrouve ailleurs. Il s'agit des Australiens primitifs. « Dans leur opinion, » dit M. Toutain citant M. Frazer, « toute conception est ce que nous avons l'habitude d'appeler une immaculée-conception; elle a pour cause l'entrée d'un esprit dans le corps de la mère, indépendamment de toute union sexuelle. » M. Toutain voit à la base de cette croyance l'idée de la transmigration du principe vital immatériel, de l'âme (II, 124).

Malgré les différences des races, des climats, des milieux, l'esprit humain est partout le même, et sous toutes les longitudes il se répète sans se copier, se posant partout les mêmes questions et y faisant pendant des siècles les mêmes réponses, jusqu'à ce qu'il remarque son erreur et sa naïveté.

E. Michaud.

J. Touzard: **Le livre d'Amos.** Paris, Bloud, in-16, 120 p., 1909.

Ce petit livre d'Amos, qui ne contient que neuf chapitres, est étudié sous tous ses aspects et dans tous ses éléments: le mi-

lieu dans lequel Amos vécut, les voisins d'Israël au temps de Jéroboam II, le règne de ce roi; la personne d'Amos et son ministère prophétique; le livre d'Amos (analyse, forme littéraire, style, authenticité); la doctrine d'Amos: d'abord sur Dieu; le monothéisme, le titre de Dieu des armées ou Seigneur des *forces* (soit le Tout-Puissant), l'attribut de justice; ensuite les rapports de Yahweh avec Israël, l'application de ces enseignements au présent et à l'avenir d'Israël; enfin, toute la partie bibliographique, qui est très riche, sans parler des notes nombreuses qui accompagnent la traduction.

Parmi les éléments de ce poème, il en est qui n'ont pour nous qu'un intérêt historique, notamment ce qui concerne l'état d'Israël et des nations au VIIIe siècle. Les éléments proprement religieux nous touchent davantage: l'élément de justice en Dieu et dans la marche du monde. Cette notion, à raison même de son spiritualisme et de son universalisme, prépare le christianisme. « On peut dire en revanche », ajoute M. Touzard, « que les enseignements fondamentaux de l'Epître aux Romains (culpabilité des Gentils dans la violation de la loi naturelle; égalité des Juifs et des payens en présence des grandes exigences de la conscience humaine; illusions de ces Juifs auxquels la Loi tient lieu de tout le reste; vanité des antiques promesses lorsqu'ils sont infidèles à leur vocation, etc.) ne sont que *le développement en droite ligne de la prophétie d'Amos.* Avec St. Paul, le petit prophète du VIIIe siècle enseigne encore aux chrétiens de tout l'univers que les privilèges des peuples et des races ne sont rien au regard de la justice divine, s'ils n'ont pour fondement une meilleure intelligence et une plus exacte pratique des lois de la justice et de la morale. Les enseignements d'Amos sur *la religion intérieure* jouissent d'une égale perpétuité. Pour les vrais chrétiens comme pour lui, ni la splendeur des liturgies, ni la fréquentation des temples, ni la multiplicité des rites et des offrandes, ne peuvent justifier une âme dont le premier souci n'est pas d'écouter les appels au bien que Dieu lui fait sans cesse entendre. »

Oui, Dieu est sublime dans ce petit poème: il parle à un berger comme à un roi; il parle même à un berger contre un roi: « J'enverrai le feu dans la maison de Hazaël »; il se fait entendre dans la solitude, dans la pensée, dans la droiture et la simplicité de la conscience; il parle au prophète libre, et

non au prêtre officiel qui se laisse éblouir par la splendeur des cérémonies et qui n'a pas le courage de déclarer à Israël qu'il est dans une mauvaise voie; il fait entendre l'appel divin, non dans une grande vision comme pour un Isaïe ou un Ezéchiel, mais dans une simple parole intime qui retentit au fond de l'âme du berger; et cette parole saisit cet enfant du désert comme saisit le rugissement du lion qui vient de chercher une brebis du troupeau: «Le lion rugit, qui ne serait effrayé? L'Eternel parle, qui ne prophétiserait?» E. M.

G. Tyrrell: **Suis-je catholique? Examen de conscience d'un moderniste.** Paris, E. Nourry, in-12, 263 pages, 1908, fr. 3. 50.

Le cardinal Mercier a voulu glorifier et exalter l'encyclique *Pascendi* (8 septembre 1907), et il a publié à cette intention un Mandement de carême pour l'année 1908. Il y a attaqué le modernisme en général, et personnellement M. Tyrrell, dont il a fait un disciple de Dœllinger «l'apostat»!

M. Tyrrell a répliqué en vengeant Dœllinger et en se justifiant, tantôt avec une ironie très mordante, tantôt avec une argumentation très serrée. Quelques exemples:

«Eminence, c'est au Catéchisme que vous demandez votre théorie de l'Eglise. En effet, c'est une source d'information plus *commode* que la tradition, les Pères, les conciles et l'histoire du dogme. Mais est-elle aussi *sûre?*» (p. 30) — «Le Royaume du ciel et les moyens d'y parvenir; le but idéal et la force divine pour l'atteindre, voilà tout l'Evangile. Plût à Dieu que ceux qui cherchent à faire de l'Eglise une école de *subtiles controverses,* qui confondent la révélation avec la théologie, la foi avec l'orthodoxie théologique, fussent pénétrés de cette vérité; ceux, dis-je, qui décrètent l'excommunication et la perte éternelle des âmes, au nom de problèmes qui dépassent l'intelligence humaine et n'ont aucun rapport avec la vie spirituelle; ceux qui font dépendre le salut *de formules qu'ils ne comprennent pas eux-mêmes,* et qui, à les examiner de près, sont *vides de sens.* Comme il serait à désirer que Votre Eminence s'en tînt à ce sommaire du christianisme et n'enlevât pas d'une main ce qu'elle donne de l'autre! Mais il est trop

évident que vous considérez l'Eglise comme chargée non de prêcher l'Evangile ainsi que son Maître, mais d'enseigner *la théologie,* ce que son Maître n'a jamais fait » (p. 34).

Les passages de cette finesse et en même temps de cette profondeur abondent dans ce volume. Aux yeux du docte cardinal, quiconque n'est pas avec Rome est protestant; donc Dœllinger, les anciens-catholiques, les Eglises grecques, etc., sont protestants! « Théologie très simple, réplique M. T., et très commode *à l'usage des premiers communiants,* mais vraiment *un peu sommaire* » (p. 95). « Lorsque je vois Votre Eminence découvrir du protestantisme chez Dœllinger et par conséquent chez moi, je ne puis m'empêcher de me demander si vous savez du protestantisme autre chose que ce que peuvent vous en apprendre *les caricatures populaires* qui ont cours chez les catholiques » (p. 113). Et encore: « En fait de théologie dogmatique, je puis, sans me vanter beaucoup, affirmer que Rome ou Louvain n'ont pas grand'chose à m'apprendre. Ce n'est peut-être pas beaucoup dire » (p. 119). « Les derniers défenseurs de votre exégèse disparaîtront avec cette génération ou la suivante. Y accrocher l'ancre de l'Eglise est aussi dangereux que d'attacher une embarcation à une baleine. La baleine plonge et avec elle le canot. Ce système aura autant de valeur historique d'ici à quelques années que la légende d'Eve et du serpent ou que celle du déluge » (p. 163).

Cette réfutation du cardinal scolastique et médiévaliste par M. T. est, je crois, la meilleure œuvre de ce dernier. Je voudrais en citer la plupart des pages. Je dis « la plupart », parce que quelques-unes me paraissent manquer de courage et de logique, par exemple celles où il explique pourquoi il refuse de se séparer de Rome, de cette même Rome dont cependant il sape les fondements. Ces pages 232 et 233 où il veut « rêver son rêve qui n'est peut-être pas très éloigné des kalendes grecques » — mais qui aussi l'est peut-être beaucoup —, me semblent peu dignes de M. T. Mais passons. D'autre part, que de vérités précieuses dans ce petit volume!

On y trouvera une explication du modernisme, ou plutôt des diverses manières d'envisager le modernisme, explication très sûre (ch. XIII-XVIII). Que l'auteur me permette de lui avouer qu'une des joies que j'ai éprouvées en lisant son volume, a été d'y retrouver de nombreuses thèses ou observations

déjà publiées par moi dans mes petits volumes de 1872 et 1873, et aussi dans maints articles de cette *Revue*. Preuve frappante du chemin qu'ont fait depuis trente ans, et surtout depuis quinze ans, les idées anciennes-catholiques. Certains esprits, réfléchissant sur les mêmes questions, émettent à leur insu des solutions à peu près identiques, en suivant des chemins parallèles sans le savoir; tant est grande la force de la vérité, quand on la cherche sans parti pris!

La place me manque — et je le regrette beaucoup — pour citer les propres paroles de M. T., mais j'indiquerai quelques-uns des points en question: 1° ses griefs contre le concile du Vatican, qui a manqué de liberté, qui a violé la tradition catholique et qui n'a été accepté que passivement et insuffisamment par une partie de l'Eglise seulement (p. 83-86). Les anciens-catholiques ne parlent pas autrement, lorsqu'ils disent avec Strossmayer que « les décrets du Vatican pour autant qu'ils expriment l'intention des absolutistes *ne valent pas le papier sur lequel ils furent écrits* » (p. 92). — 2° La mentalité romaine « appuie sa certitude fataliste et énervante sur des promesses divines qui sont deux fois moins claires et moins fortes que celles dans lesquelles le judaïsme se confiait et qui ui promettaient la perpétuité; promesses toujours conditionlnelles et qui sont annulées par la présomption qui les viole » (p. 212). — 3° Les ultramontains actuels n'ont rien du catholicisme ancien; « la conception catholique et sociale de l'autorité a disparu de la conscience ultramontaine » (p. 103). « On aura beau torturer l'exégèse, on ne parviendra pas à sauver la thèse ultramontaine de la nouvelle théologie » (p. 166). — 4° Le système romain actuel est fondé sur la scolastique; or les démonstrations de la science actuelle, les faits, impossibles à ignorer aujourd'hui, concernant l'origine et la composition du V. et du N. T., l'origine de l'Eglise chrétienne, de sa hiérarchie, de ses dogmes, le développement progressif de la papauté, l'histoire de la religion en général, créent un obstacle contre lequel la synthèse de la théologie scolastique *doit nécessairement se briser* (p. 121). Le fait d'enchaîner l'Eglise aux idées du moyen âge l'a réduite à l'état de spirituelle impuissance où elle se trouve à l'heure actuelle. Il faut que la hache attaque la racine même de l'arbre; le mensonge initial qui a poussé des rameaux s'est développé en un système de mensonges qui

se soutiennent tous les uns les autres » (p. 217). Ce fait, cette vérité palpable, les avons-nous dits et redits à satiété depuis 1872! — 5° Et cette papauté qui, au lieu de fortifier les frères, n'a fait que scandaliser et diviser (p. 78)! — 6° Et ce faux catholicisme, qui aujourd'hui fait consister « toute la religion » dans l'obéissance au pape, et cela, « non seulement pour les laïques, mais pour les prêtres et les évêques » (p. 79)! — 7° Et cette papolâtrie qui tend à la définition de l'impeccabilité du pape (p. 68-70)! — 8° Et ces théologiens dont toute la science consiste à assembler des mots « auxquels, si on les presse, ils sont incapables de donner le moindre sens » (p. 87)! — 9° Et cette bureaucratie papale qui est en train de ruiner l'Eglise romaine. L'indignation éclate. Rome se trompe quand elle s'imagine qu'elle peut exiger respect et obéissance malgré ses scandales et ses crimes (p. 202-205)! — 10° Et cette accusation de protestantisme lancée à la tête des meilleurs catholiques par ces ultramontains qui ne savent plus ni ce qu'est le protestantisme, ni ce qu'est le catholicisme. Dœllinger, Tyrrell, les anciens-catholiques, les modernistes, tous sont protestants (p. 28-31, 111-115, etc.)! — 11° Que de fois n'avons-nous pas proclamé la nécessité de dégager la vraie foi, le vrai dogme, des opinions purement théologiques qui ne sont pas essentielles, qui ne font que compliquer et enchevêtrer les questions, développer l'esprit de chicane, etc. (p. 76-77)! — 12° Que de fois n'avons-nous pas insisté sur la nécessité de prêcher la révélation chrétienne, et non la théologie (191-193); de revenir à la vraie mission de l'Eglise, à la vraie notion de son ministère, lequel n'est nullement le gouvernement mécanique qui règne aujourd'hui par ses prières mécaniques, par ses vérités mécaniques, par sa grâce et son salut mécaniques, etc. (p. 216 à 221, 133-136). Etc.

Ce sont là des pages d'or, qu'il faut relire et faire lire. L'ancien-catholicisme n'est pas autre chose que ce retour à la simplicité sublime et divine du dogme primitif, c'est-à-dire des enseignements et des préceptes du Christ; retour qui exige non pas la répudiation de la théologie scientifique, rationnelle, édifiante, bienfaisante, vivante, mais la répudiation de la scolastique malsaine et de toutes les superstitions enfantées par elle. On s'est éloigné du christianisme parce qu'on l'a rendu antinaturel et antirationnel; on y reviendra avec joie, dès qu'on

le reverra dans la beauté de sa divine simplicité, telle que le Christ l'a révélée. Telle est notre conviction.

E. MICHAUD.

L. DE LA VALLÉE POUSSIN: **Le Védisme.** Paris, Bloud, in-16, 126 p.

Très bonne contribution à l'histoire des religions de l'Inde. C'est un résumé, intelligent et indépendant, des travaux de MM. Barth, Oldenberg et Henry.

La notion de Dieu doit être toujours de mieux en mieux comprise. Connaître comment les premiers hommes l'ont conçue, comment elle a évolué dans les esprits, chez les divers peuples, et comment nous sommes arrivés à la notion actuelle ou plutôt aux notions qui dominent de nos jours, est chose utile. On peut ainsi apprécier les faiblesses de l'intelligence humaine, ses erreurs, ses efforts, entrevoir les progrès qu'elle réalisera encore, grâce à la connaissance toujours plus exacte que nous avons de l'univers. Le problème est grandiose et difficile; mais, on le constate déjà, la vérité est en marche. La Bibliothèque de l'histoire des religions fondée par l'éditeur Bloud, est appelée à rendre de grands services sur ce point, et je reviendrai certainement sur plusieurs de ses volumes.

Celui de M. de la Vallée Poussin, après avoir décrit sommairement l'époque et les caractères des littératures védiques, décrit la Divinité védique et notamment quelques dieux: Dyâns, Varuna surtout, Indra, l'Aurore et les Açvins, puis Rudra, Agni, ainsi que le Soma et le Sacrifice. Tous ces dieux sont des mythes. Que faut-il en penser? Il est notoire que les hommes ont cherché Dieu; qu'ils l'ont cherché dans les diverses parties de l'univers, dans celles surtout qui leur paraissaient plus importantes, plus influentes sur la vie humaine; qu'ils ont ainsi passé de l'astrolâtrie à la zoolâtrie et à l'anthropolâtrie; qu'ainsi la notion de Dieu s'est épurée, élevée, moralisée; qu'on a aussi entrevu dans l'univers des forces hostiles, des puissances malignes; qu'on s'est efforcé de les conjurer; que la sorcellerie et la magie ont joué un grand rôle dans l'histoire des religions; qu'une place considérable a été faite au démon; que le moment de la mort a été considéré comme plus important encore que la vie même; de là ces rites funéraires et toute une doctrine eschatologique.

Ces points de vue se retrouvent partout. Ils font partie de l'esprit humain. La tâche présente est de les éclaircir autant que possible par une philosophie scientifique toujours en progrès, et par une religion toujours plus éclairée. Donc après le védisme, le brahmanisme, le bouddhisme, la réforme zoroastrienne, le Confucianisme, les croyances chinoises et japonaises, le judaïsme, le talmudisme, le mahométisme, etc. Après toutes ces analyses objectivement et sérieusement faites, une synthèse historique et philosophique s'imposera. E. M.

Petites Notices.

* Denifle und Weiss, O. P.: *Luther und Luthertum in der ersten Entwicklung*, II. Band. Mainz, Kirchheim, in-8°, 514 S., Mk. 7, 1909. — Les préparations de la Réformation, les doctrines luthériennes dans leur premier développement, l'esprit du luthéranisme, ses sources, ses actes, tels sont les principaux sujets traités dans ce volume, qui est l'œuvre du P. Weiss. On connaît déjà l'érudition des auteurs, mais on connaît aussi avec quelles tendances abusives ils s'en servent. Ce n'est plus de l'histoire, c'est de la lutte confessionnelle, et de la pire, absolument envenimée. Tout le monde aujourd'hui est d'accord sur la nécessité d'une réforme au XVIe siècle, ainsi que sur les fautes inévitables commises par les réformateurs et les contre-réformateurs; aussi les luthériens s'appliquent-ils présentement à améliorer leur œuvre. Ce que les contre-réformateurs auraient de mieux à faire, ce serait de s'appliquer, eux aussi, à corriger les fautes de leurs ancêtres. Que les uns et les autres répudient donc leurs erreurs noblement, et la vraie réforme s'opérera pour le bien de l'Eglise. Si Rome espère détruire le luthéranisme, elle se trompe et brûle sa poudre inutilement. L'esprit confessionnel est quelquefois bien aveugle et bien maladroit.

* F.-W. Farrar: *La Vie du Christ;* version française de G. Secrétan; édition illustrée de cent planches hors texte et de trois cents dessins historiques et géographiques. Neuchâtel, Zahn, 15 livraisons à 1 fr. 35, 1909. — Les dernières livraisons de cette vie monumentale du Christ ont paru, toutes imprimées avec soin et illustrées avec une richesse rare. Nous avons

fait connaître, ici même (janvier 1909, p. 154-155), en quelle estime nous tenons cette œuvre de diffusion populaire. Les vrais chrétiens doivent non seulement lire la Bible et notamment les livres du N. T., mais méditer les actes du Christ, tels qu'on les a groupés dans les recueils appelés *Vie de Jésus*. Celle de Farrar a été particulièrement distinguée, sans être parfaite. M. Secrétan a rendu service aux populations de langue française en la traduisant, et l'éditeur Zahn a bien mérité du monde religieux et du monde artistique en la publiant et en l'illustrant d'une manière aussi intéressante. A nous d'en profiter personnellement et d'en faire profiter nos familles et notre entourage. Nous nous plaignons des désordres sociaux occasionnés par les mauvaises lectures; faisons mieux, répandons activement et généreusement les livres qui peuvent réparer le mal, en instruisant, en moralisant, en faisant réfléchir, en développant la conscience, en idéalisant la vie, en consolant les affligés, en fortifiant les faibles, en augmentant l'esprit de fraternité religieuse parmi les hommes que tant de passions égoïstes divisent. *Omnes unum in Christo.* E. M.

* H. Lauer: *Geschichte der katholischen Kirche im Grossherzogtum Baden.* Von der Gründung des Grossherzogtums bis zur Gegenwart. Freiburg im Breisgau 1908. — Das Buch ist besonders dadurch interessant, dass es zeigt, in welcher Auffassung sich der jüngere römisch-katholische Klerus in Baden — die ältere Richtung stirbt immer mehr aus — die Kirchengeschichte zu eigen macht, und wie er dann dieselbe dem Volke vermittelt. Es ist im allgemeinen der moderne Ultramontanismus, wie er auch in Baden immer mehr zur Geltung gekommen ist, der dem Werke seinen Stempel aufdrückt. Wer einen Überblick haben will über die in verhältnismässig kurzer Zeit sich vollziehende Entwicklung von Wessenberg bis zum extremen Romanismus, kann ihn hier finden. Er überschaut dabei einen Ausschnitt aus dem Bilde, das die abendländische Kirchengeschichte im 19. Jahrhundert überhaupt bietet. Verschieden allerdings wird das Werturteil ausfallen, das über diesen Verlauf gefällt wird, und das von der Frage abhängt: was ist katholisch? was ist ultramontan? Was der eine für eine gottgewollte Besserung hält, ist dem andern eine Missbildung. — An zwei charakteristische und folgenschwere Erscheinungen,

die dem Leser des genannten Buches entgegentreten, mag hier erinnert werden: Kurzsichtigkeit, Übereilung und Missgriffe der Regierung und der politischen Parteien, geschickt ausgenützt von der ultramontanen Richtung, der sich im kirchlichen Interesse auch solche Katholiken anschliessen, die innerlich nicht ultramontan sind; anderseits konsequente Zurück- und Abstossung der gemässigten Elemente, nachdem man sie genug gebraucht hat. D.

* Arnold Harris MATHEW: *Francesca di Rimini, in Legend and in History*. London, D. Nutt. — This book is a valuable little contribution to that intensely interesting question as to how far Dante in his *"Divina Comedia"* has permitted his poetical fancy to weave legend around, and thus obscure the historical fact and actions of those *"two sad spirits."*—It is marked by extreme accuracy in matters of detail which is characteristic of so great a scholar as the author. It is written with a double purpose; (1) as a statement of all that is actually known concerning Polenta and Malatesta families and (2) in the endeavour "to disentangle fiction from fact." The subject with which the author deals is no new one, but one that has engaged the pens of many commentators, volume upon volume has been written, but with all these efforts very little light has been thrown upon the question, but rather darkness; therefore he is to be congratulated upon the results of his labours and accorded our thanks that he has given us a short, interesting and useful history of the "Lords of Rimini" or "Ravena" and a clear elucidation of the use which Dante has made of that historical fact, the indivisible and perhaps natural love which existed between Francesca di Rimini and Paolo Malatesta. S.

* D. Eberh. NESTLE: *Einführung in das Griechische Neue Testament*. 3. umgearbeitete Auflage. Mit 12 Handschriften-Tafeln. Göttingen 1909, Vandenhoeck & Ruprecht. 298 S. Brosch. Mk. 4. 80, geb. Mk. 5. 40. — Ein neuer Nestle! Wer hätte ihn nicht schon längst erwartet! Nun ist er da mit all seinen bekannten Vorzügen und einer nicht geringen Anzahl neuer Zutaten und Verbesserungen. Die Fülle der seit der 2. Auflage erschienenen Veröffentlichungen und festgelegten Tatsachen ist, wie das bei N. nicht anders zu erwarten war, aufs sorgfältigste

angeführt und verwertet. Besonders hervorzuheben ist, dass N. auf das grosse Unternehmen von Sodens zur Feststellung des neutestamentlichen Textes fortgehende Rücksicht nimmt und sich mit ihm kritisch auseinandersetzt. Mag inzwischen eine Reihe von Arbeiten die vorliegende Materie mehr oder minder ausführlich behandelt haben (in Einleitungen u. a.), es bleibt trotzdem das Urteil bestehen, dass wir sie nirgends so kurz zusammengedrängt und doch so übersichtlich und wissenschaftlich genau dargestellt finden als wie bei Nestle. Was aber vor allem wohltuend berührt, ist die wie schon im Vorworte, so im ganzen Werke hervortretende wissenschaftliche Bescheidenheit des Verfassers, die ihn den Weg ruhiger Objektivität gehen lässt, und so seine Arbeit erst recht wertvoll macht.

Im einzelnen sind behandelt: Die Geschichte des gedruckten Textes seit 1574; die Materialien der neutestamentlichen Textkritik: Handschriften, Übersetzungen, Schriftstellzitate; Theorie und Praxis der neutestamentlichen Textkritik. Neu hinzugekommen sind zwei Faksimile von Oxyrhynchus-Fragmenten.

Wir empfehlen den neuen Nestle aufs nachdrücklichste auch unseren des Deutschen mächtigen ausländischen Freunden. G. M.

* Otto Schiffers: *Bismarck als Christ.* Elberfeld, Verlag der Buchhandlung der Evangelischen Gesellschaft für Deutschland, 1906. 151 S. Preis: geb. Mk. 2. 40. — Ist wahre Religion inneres Erleben, so kann kaum etwas religiös anregender sein als das Erfahrungszeugnis grosser Persönlichkeiten. Vom Grössten, den neben Gœthe das 19. Jahrhundert kannte, ist in der angekündigten Schrift mit grossem Geschick zusammengetragen oder doch nachgewiesen, was über sein religiöses Leben und Erleben bekannt ist. Möchten recht viele den gewaltigen Staatsmann von dieser seiner innersten Seite kennen lernen; bei der Verehrung, die sein Andenken auch von seinen Feinden schon sich erzwungen, kann es für die Dauer nicht ohne Wirkung sein, zu erfahren, wie dieser «Realpolitiker» die höchste Realität Gottes erkannte, anerkannte und verehrte. Das genannte Büchlein ist für diese Frage ein zuverlässiger, trefflicher Wegweiser. E. K. Zelenka.

* Prof. A. Schinz: *Anti-pragmatisme, Examen des droits respectifs de l'aristocratie intellectuelle et de la démocratie*

sociale. Paris, Alcan, in-8°, 1909, 5 fr. — L'auteur est un audacieux, très franc. D'une part, il reconnaît à tout le monde, même au philosophe, le droit d'être positif, de chercher ses intérêts. Le pragmatisme qui se borne à cette recherche dans le sens élevé, est donc bon. Mais, d'autre part, l'auteur remarque qu'en Amérique et ailleurs, sous prétexte d'intérêts, on cherche simplement à faire de la démocratie et à flatter le peuple: de là une science populaire contre la science vraie et impersonnelle, un art populaire qui corrompt le goût, une théologie populaire qui fausse la religion, et par conséquent aussi une philosophie populaire contre la philosophie scientifique et logique. C'est contre cette dernière, ou contre le faux pragmatisme, qu'il s'élève avec énergie, en examinant le pragmatisme et l'*intellectualisme,* le pragmatisme et le *modernisme,* le pragmatisme et la *vérité.* Discussion serrée.

* Dr. Remigius Stölzle: *Hermann Schell.* Rede bei Enthüllung seines Grabdenkmals. Kempten und München, Jos. Kösel, 1908. 22 S. — Im Jahrgang 1908 (S. 389 ff.) kündigten wir Kiefls Schell-Buch an und freuten uns seiner Treue für den Toten. Inzwischen ist Stölzle mit seiner Gedächtnisrede ebenfalls mutig an die Seite der Schell-Freunde getreten; er lässt den sachlichen Streit unberührt, ihm gilt es nur, die Reinheit der Absichten Schells ins rechte Licht zu setzen. Er zeichnet dabei in glücklicher Weise ein packendes Bild der geistigen Persönlichkeit Schells und gibt trotz der Kürze eine willkommene Ergänzung auch zu Kiefls Schrift. Vielleicht — hoffentlich ist das kleine Schriftchen die Brücke für recht viele vom kirchenpolitischen Schlagwort «Schell» hinüber zur Kenntnis, zum Verständnis, zur Wertschätzung des Mannes.

E. K. Zelenka.

* *Theologischer Jahresbericht,* 27ter B. 1907. (Krüger und Kœhler): IV. Abt. *Kirchengeschichte,* bearbeit. von Werner, Krüger, Vogt, Hermelink, Kœhler, Herz. Leipzig, Heinsius, 1908, gr. in-8°, 1008 S. — Ce nouveau volume renferme une telle abondance de renseignements que tout éloge est inutile. Le seul défaut qu'on pourrait peut-être lui reprocher est la trop grande quantité des divisions et des subdivisions, quantité qui rend les recherches difficiles et lentes. L'ordre alpha-

bétique, avec quelques grandes lignes, simplifierait et rendrait service.

* P. Tisserand : *L'Anthropologie de Maine de Biran ou la science de l'homme intérieure*, suivie de la note de M. de B. de 1824 sur l'idée d'existence (aperception immédiate, éd. Cousin). Paris, Alcan, in-8°, 10 fr., 1909. — Quelques mois avant de mourir (23 octobre 1823), M. de B. voulut refondre tous ses écrits antérieurs dans une rédaction nouvelle et définitive, qui constituât en quelque sorte son testament philosophique. Il a tracé le plan de cet ouvrage, qui devait avoir pour titre : *Nouveaux Essais d'anthropologie ou de la science de l'homme intérieur.* Mais la mort vint le surprendre avant l'exécution du projet. Il avait divisé son étude en trois parties : Vie animale, vie humaine, vie de l'esprit. L'auteur du présent ouvrage, M. T., a cherché à reconstituer dans ses traits essentiels cette grande doctrine philosophique. Selon lui, la philosophie religieuse de Maine de Biran, ce que Cousin appelle « son mysticisme », n'est pas une « inconséquence » dans le développement de sa pensée; elle en marque au contraire le couronnement naturel; on ne peut expliquer les diverses manifestations de l'âme humaine qu'en les rapportant à trois sources différentes : le sens organique, le sens intime, le sens religieux. L'étude de la « Vie de l'esprit », c'est-à-dire de la vie religieuse, qui tient le tiers de l'ouvrage, est enrichie de nombreuses citations extraites de la partie inédite du « Journal intime » ; elle nous montre en Maine de Biran un précurseur de Myers et de M. William James.

Cet ouvrage est suivi d'une nouvelle édition d'un fragment important de l'*Anthropologie* publiée par Cousin, avec de nombreuses incorrections, dans le tome III des Œuvres philosophiques de Maine de Biran, sous le titre de l'« *Aperception immédiate* ».

Ouvrages nouveaux.

Chez Beauchesne (Paris, rue de Rennes, 117) : A. D'Alès, Dictionnaire apologétique de la foi catholique, 4e édition refondue, 5 fr. le fascicule in-4° ; — M. Jugie, Histoire du Canon de l'A. T. dans l'Eglise grecque et l'Eglise russe, in-16,

1 fr. 50; — H. LIGEARD, La théologie scolastique et la transcendance du surnaturel, in-16, 1 fr. 50.

Fr. MAUGÉ: Le rationalisme comme hypothèse méthodologique: I. L'hypothèse rationaliste et la méthode expérimentale; II. La systématisation dans les sciences; ses conditions et ses principes. Paris, Alcan, gr. in-8°, fr. 10, 1909. — (Discussion savante et très serrée, intéressante pour les spécialistes.)

H. OLLION: La Philosophie générale de John Locke. Paris, Alcan, in-8°, 482 p., 1909, 7 fr. 50. (*Très objectivement approfondi.*)

A. PFEIFFER: Die neuen alttestamentlichen Perikopen der Eisenacher Konferenz. Exegetisch-homiletisches Handbuch. Leipzig, Deichert, in-8°, 1909. — (Religieux et savant.)

NB. — D'autres ouvrages ont été envoyés à la Direction, mais trop tard pour pouvoir être étudiés ou mentionnés dans cette livraison; ils le seront dans la prochaine.